



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

13 juillet 1907

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

13 juillet 1907

— Il y a un siècle que je ne vous ai vu, dis-je à l'Homme-qui-lit dès qu'il eut poussé ma porte. Auriez-vous été malade ?

— Je ne sais ce que c'est, me répondit-il avec suffisance. La lecture maintient en santé. Elle écarte la souffrance avant même qu'elle n'arrive, ou la supprime si elle s'est déjà fait sentir. Il n'y a pas de rage de dents qui résiste à une application de Balzac ou à un pansement de Dumas père. Tant qu'on lit on ne s'aperçoit de rien, on oublie son précieux corps, on n'est plus qu'un pur esprit. La maladie, d'ailleurs, ne s'attaque avec succès qu'aux oisifs désarmés. Un simple livre ouvert dans la main de l'homme autour duquel elle rôde suffit à l'éloigner aussi précipitamment que le citron chasse les fourmis. Regardez les privilégiés de ce monde, ceux qui s'enfoncent

jusqu'au cou dans les bouquins sacrés, ceux que l'on appelle des rats de bibliothèque, ils jouissent ordinairement d'une vieillesse reculée à rendre jalouses les ombres de Mathusalem et de Fontenelle. On aura beau objecter les conditions insalubres de leur existence, le manque d'air et de lumière, il n'empêche qu'ils vivront presque toujours en meilleur état et plus longtemps qu'un gardien de phare ou qu'un maraîcher. Les vieux livres, surtout, ont une vertu rajeunissante. Leurs reliures gardent une force mystérieuse qui vient de loin et se communique. Le contact des *veaux* blonds, fauves ou tigrés raffermi la chair, et le rouge des maroquins passe dans le sang. La poussière même des livres est une poussière de Jouvence, plus fraîche aux poumons que la brise des Alpes.

— Vous êtes éloquent ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas moi. Ce sont les livres qui s'expriment par ma bouche.

— En effet, vous parlez comme eux. Et pourrai-je connaître quels sont ceux, depuis notre dernière rencontre, dont vous vous nourrites ?

— Je ne vous les nommerai pas tous, fit-il d'un air modeste, car il y en a trop, mais je vous en citerai seulement quelques-uns dont les mérites ou les simples grâces m'ont frappé. Je vous ai déjà confessé plusieurs fois mon inextinguible goût pour tout ce qui sort de la plume de M. Lenotre. Tant pis si mon amitié pour cet émouvant et curieux historien a fait de moi un

suspect. Son dernier ouvrage consacré à *la Fille de Louis Seize* a renouvelé les sentiments que j'ai pour habitude d'éprouver en lisant ses ouvrages, où la vie du siècle dernier est évoquée avec un art si tranquille, une science de naturel et de simplicité si parfaite. C'est le comble et le triomphe de la bonhomie tragique. J'ai surtout été impressionné par une lettre que cite M. Lenotre, une lettre adressée par Madame Royale, prisonnière au Temple, à Mme Chanterenne...

Je l'interrompis : « Attendez un instant. » M'étant levé, j'allai prendre dans une vitrine une petite feuille de papier jaune, et, la tendant à l'Homme-qui-lit.

— Voici l'original du billet en question.

Il n'en pouvait croire ses yeux.

— Comment ? C'est ce papier même sur lequel Marie-Thérèse-Charlotte de France ?... Cette écriture naïve...

— ... est la sienne.

— Sa main... ?

— ... s'est posée là. Observez comme les lettres et les lignes sont serrées ?

— Oui. On dirait une petite grille, une grille de cachot.

— Elle n'avait pas beaucoup de place, il ne fallait pas perdre un centimètre. Elle recommande à Mme Chanterenne de brûler la lettre après l'avoir lue, car on lui défendait d'écrire. L'encre a pâli. Les bords de la lettre sont déchirés. Elle fut, pour être remise plus aisément à

la dérobée, pliée en six, et c'est seulement alors que sur la missive ainsi réduite fut tracée en très fins caractères la suscription pathétique : *Pour être lue tout de suite. A Mme Chanterenne, au jardin du Temple, par delà le fatal guichet, sur un banc n° 2, sous les arbres.*

Nous regardions tous deux cette feuille et ne pouvions nous empêcher, l'un et l'autre, de rêver à mi-voix.

— Le fatal guichet... disait-il.

Et j'ajoutais : « Le banc n° 2, sous les arbres... Les arbres du Temple... »

Nous demeurions ensuite silencieux et nous voyions la Révolution.

Il me rendit la lettre, sans un mot. Que dire, en effet, quand on aurait trop à dire ? On se comprend bien mieux en se taisant ensemble. Rien n'est plus pénétrant que ces communions de cœur et d'esprit dans un retour vers le même passé.

— Et après cela ? lui demandai-je, voulant rompre le triste charme.

— J'ai fait, pour la deuxième fois, avec M. Ferdinand Bac, un tour de *Vieille Allemagne*. Heureusement que, depuis des années, j'ai pris la saine habitude de ne m'étonner de rien, sans quoi je demeurerais confondu que le spirituel et libre dessinateur de nos Parisiennes publiques ait pu également écrire ces deux livres élégants et délicats, moelleux, pleins de soupirs et de regrets, d'une espèce d'humour

sentimental et philosophique à la pointe si personnelle. Il a étudié tour à tour — en les déroulant avec un art de peintre, de metteur en scène et de bibelotier littéraire, au sens le plus noble du mot — les paysages de Goethe, qui furent comme les inspirateurs de sa pensée : Francfort, le paysage maternel ; Wetzlar, le paysage de Werther ; Weimar, celui des folies ; Iéna, le paysage guerrier, sans parler des autres. Nous suivons donc, étapes par étapes, les émotions de ce cœur si magnifiquement cérébral. Nous accompagnons à travers les lieux désormais historiques où il chevaucha sa tumultueuse vie, le cavalier de Faust. On peut dire que M. Ferdinand Bac a démonté, pour nous, d'une main complaisante et dévote, quelques-uns des rouages de cette machine prodigieuse de richesse et de complications, formidable de puissance et d'une sonorité d'orage qu'était le cerveau de Jean Wolfgang. Aussi, ce livre révèle-t-il chez son auteur une connaissance intime, profonde, large et minutieuse à la fois de l'œuvre du poète, à ce point qu'il suppose même — et souvent, hélas ! à tort — chez le lecteur une possession du modèle aussi complète que la sienne. Mais... « il n'y a pas de mal à ça, Collinette », car, s'il se trouve que l'on ait un peu perdu le mont Goethe de vue, *Vieille Allemagne* a pour immédiat effet de vous donner envie d'en faire de nouveau l'ascension.

— Est-ce tout ?

— Vous plaisantez. *J'ai eu peur*. Délice que je dois à M. Haraucourt dont le livre, intitulé précisément *la Peur*, m'en a causé une bleue à maintes pages. *Le Setubal, la Bombe, les Douzes Heures d'un tamponné* m'ont — si j'ose être énergiquement familier — fichu une bonne secousse. Et c'est de la vraie, de l'excellente peur, de première qualité, de la peur de poète. Du reste, le recueil de nouvelles est dédié à la mémoire de Rollinat. Le lecteur, de cette façon, sait dans quel souterrain il s'engage. Vous n'avez pas connu Rollinat ? Moi, je l'ai beaucoup fréquenté, en 1883. A cette époque j'avais, avec plusieurs de mes camarades, la recherche malade de la peur, de tout ce qui peut la procurer, la développer, la renforcer, la raffiner. On s'établissait volontiers *artiste en peur*. C'était la mode. Les gens du monde ont d'ailleurs toujours eu un faible pour ce genre d'émotions qui fait partie de la vie de château.

Rollinat habitait rue Oudinot un petit appartement, seul avec son chien Pluton et son chat Tigreteau. J'allais *les* voir après le dîner, et, à nous quatre, nous nous offrions de jolies parties. C'était à qui, de Rollinat et de moi, raconterait la plus terrifiante histoire. Le match à l'épouvante. Que n'inventions-nous pas pour atteindre aux dernières limites de l'horreur ? C'était presque toujours le poète des *Névroses* qui gagnait. Mais je remportais parfois ma petite victoire, et, entre autres, je fis certaine trou-

vaille de peur à se donner, dans des conditions spéciales au Musée Grévin, qui me valut les plus chauds compliments du Maître, poussés d'une voix caverneuse. Nous nous impressionnions ainsi mutuellement dans le silence du vieux quartier, moi assis devant le feu, le poète en chaussons arpentant la chambre, avec des bras levés en branches d'arbre, secouant sa tête pâle à la bouche tordue et ricanante de masque antique, aux cheveux de Gorgone, aux yeux verts de sorcier. L'heure tintait à un couvent : « Minuit... » martelait Rollinat en laissant échapper un rire de Valpurgis, Tigreteau hérissait sa fourrure noire comme pour un départ de sabbat, Pluton hurlait à la blême lune, et nous étions innocemment au comble du bonheur.

De temps à autre, à l'arrivée, mon ami m'accueillait par ces mots chuchotés à l'oreille : « Enfin ! *Nous* avons un mort dans la maison ! Juste au-dessous ! » Ce n'était pas vrai. Je m'en doutais bien. Mais nous préférions tous deux croire au pittoresque mensonge. Seulement je ne rentrais chez moi qu'au petit matin pour me coucher anéanti, la tête sous les draps, sans pouvoir trouver le sommeil. Au crépuscule, je passais de longs instants à me regarder dans la glace en concentrant toute ma volonté, car Rollinat *le savait* et me l'avait confié avec des sifflements de certitude à une de nos veillées d'hiver : « Si tu te regardes longtemps dans la glace, tu en sera ré-com-pen-sé, car tu finiras par voir *un*

autre que toi. Hein ? Qu'est-ce que tu dis de ça, mon bonhomme ? » Et il me tapotait l'épaule avec une macabre cordialité. Alors, aussitôt seul, je dévorais des yeux les miroirs et je ne tardais pas, effectivement, à constater un *autre moi* décomposé, les yeux agrandis aux pupilles dilatées d'angoisse. Je maigrissais. Mes bons parents n'y comprenaient rien. Et mon père, avec un demi-sourire : « Garnement ! Il s'amuse trop ! »